
Dossier de Presse



Galerie PARALLAX

Exposition des artistes de la galerie
Du 16 novembre au 28 décembre 2019

Vernissage le 16 novembre à 18h

Lux

Photographies de:

Martin Becka

Pascal Bonneau

Claire Diaz Lachèse

Céline Dominiak

Bertrand Hugues

Anthony Morel

Sook Shin

Gil Rigoulet

Florence Verrier

Lux : La photographie n'existe pas sans lumière !

Pour cette exposition de fin d'année, la galerie Parallax vous propose une immersion dans le monde des photographes présentés au fil des expositions .

Autant de photographes, d'univers, de thèmes et de techniques différents au service de ces oeuvres !

Vous voyagerez avec Martin Becka et Anthony Morel,

Plongerez dans les souvenirs avec Céline Dominiak et Claire Diaz Lachèse,

Vibrez avec Pascal Bonneau et Sook Shin,

Explorerez le végétal avec Bertrand Hugues et Florence Verrier,

et arrêterez le temps avec Gil Rigoulet...

Vous succomberez à ces univers délicats , ces superbes oeuvres de ces attrapeurs de lumière !

LUX

Photographies de:

Martin Becka

Pascal Bonneau

Claire Diaz Lachèse

Céline Dominiak

Bertrand Hugues

Anthony Morel

Sook Shin

Gil Rigoulet

Florence Verrier

Les artistes

Bertrand Hugues



Au centre du travail de Bertrand Hugues, il y a d'abord un outil : la chambre photographique 4x5 inch; outil imposant, contraignant mais docile, exigeant...le choix de l'appareil n'est pas anodin : un certain rapport au temps

Initié au grand format, durant sa formation de photographe publicitaire à la fin des années 80, vient ensuite l'apprentissage de la lumière en studio puis l'envie de travailler sur la fragilité de l'élément végétal.

La pérennité intervient également dans mon travail puisque les éléments prélevés pour certaines séries dans les herbiers où il puise mes sujets ont souvent plus d'un siècle.

C'est donc tout naturellement qu'il s'intéresse aux techniques de tirages pérennes (tirages Gelatino-argentique, procédé Fresson) . Le temps nécessaire à ces réalisations lui permettent de travailler à un rythme lent plus proche de la nature.

Florence Verrier



De son enfance dans le sud de la France, Florence Verrier est marquée par les lumières crues et les ombres portées.

Aujourd'hui, Photographe, elle recrée ces lumières dans son studio .

Après des études au CEPV de Vevey (Suisse) où elle acquiert la technique du grand format et de la couleur, elle entre l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux Arts de Paris et se familiarise avec une autre approche de l'image par la pratique du dessin, de la serigraphie, et de la scénographie.

Photographe indépendante, elle collabore à des magazines, photographiant les objets luxe dans l'air du temps, travaille avec des bureaux de tendance, avec des agences de publicité sur divers projets essayant d'apporter une touche personnelle à des univers commerciaux.

Bertrand Hugues



D'un simple brin d'herbe, d'une feuille tombée de l'arbre, l'enfant que nous avons été savait tirer un monde magique, avec des routes de traverse, des petites montagnes dentelées, des ravins aux yeux d'ombres et, lorsqu'une goutte d'eau par bonheur s'y était attardée, un lac bien rond ou une mer qui le faisait voyager longtemps assis au milieu du verger.

Ce monde-là, nous l'avons oublié au fond de nos prunelles pressées, carrées, éparses. Et voici qu'un autre enfant soudain nous y réintroduit. C'est un artiste. Il a doublé son œil d'une chambre photographique pour mieux retrouver le chemin perdu, ouvrir de nouveaux espaces et nous emmener avec lui dans cette traversée. Afin que, une fois oublié le brin d'herbe ou la feuille, nous accédions, par-delà l'objet, à ce monde féérique.

En rendant visibles la transparence et le jeu filé des mouvements ; sensible et irisé comme une soie le noir et le blanc des tirages ; vivant ce qui était mort et présent l'absence même du verger, Bertrand Hugues nous donne à voir plus loin que nos yeux, et c'est merveille.

Guy Goffette



Observées de près, agrandies et baignées de lumière, certains fleurs deviennent étranges. Qu'elles soient sophistiquées, telles les arums et les orchidées, ou simples fleurs des champs, boutons d'or, fleurs de ciboulette ou pivoines, elles revêtent un caractère complexe insoupçonné à l'œil nu, qu'elles apparaissent plus douces et sucrées que nature ou au contraire presque vénéneuses.

Photographiées en studio sur un fond noir ou blanc qui les isole du monde, les fleurs sont recomposées en fonction d'un axe de symétrie, si bien que les deux moitiés deviennent le miroir l'une de l'autre. Mais ne sont-elles que les miroirs d'elles-mêmes ?

Dans la lignée d'une tradition qui remonte à l'origine même de la photographie, puisque son inventeur, Henry Fox Talbot utilisait les fleurs comme *Pencils of nature*, pour reprendre le titre de l'ouvrage publié au milieu du XIXe siècle, Florence Verrier emprunte à l'esprit scientifique sa précision et sa curiosité. Photographe de nature morte, elle scrute chaque spécimen dans les moindres détails, captant toutes les lignes et nuances de couleurs. Pour cela, un éclairage vif est mis en œuvre jusqu'à parfois rendre les pétales transparents.

Mais de la sorte, les fleurs photographiées se détachent du réel et se transforment en de curieuses espèces, mi-végétales mi-insectes, voire crustacés, ou alors se métamorphosent en esquisses architecturales, maquettes de cathédrale ou autres structures spectaculaires. En cela plus proche de Robert Mapplethorpe et de ses orchidées photographiées dans les années 1980 que des recherches systématiques de Karl Blossfeldt au début du XXe siècle, passant d'une fleur à l'autre sans chercher à dresser un catalogue, Florence Verrier les érige en de véritables sujets, presque des êtres vivants sexués, qui déploient désormais leurs charmes secrets.

Choisies en fonction du potentiel esthétique qui sera révélé par la photographie, ses fleurs semblent éclore pour toujours.

Comme chez Irving Penn qui a travaillé sur les fleurs depuis les années 1960 jusqu'à la fin de sa vie, elles évoquent finalement l'humanité et se prêtent aux interprétations les plus spirituelles, y compris celle d'y voir un reflet de l'âme. Tantôt tendres, tantôt cruelles, les fleurs du *Miroir végétal* nous dévisagent autant que nous les dévisageons.

Les artistes

Claire Dias Lachèses



Claire Dias-Lachèse est Photographe plasticienne, née en 1977 à Aix-en-Provence.

Elle vit et travaille actuellement à la campagne près d'Angoulême.

Diplômée de l'École supérieure d'art et de design Toulon Provence Méditerranée, elle expose son travail depuis l'an 2000.

Quelques expositions : les plus belles à Arles pour les Rencontres Internationales de photographie, à l'Urbain Gallery de Marseille et à Angoulême pour l'Émoi photographique.

Les plus insolites à Paris rue Louise Weiss, à Oslo en Norvège et au couvent du Caire en Egypte.

Céline Dominiak



Ce qui caractérise essentiellement le parcours de Céline Dominiak, ce sont les chemins de traverse qu'elle a pu emprunter. Adolescente, elle s'est passionnée pour la photographie, qu'elle a ensuite étudiée en Suisse. Photographe indépendante pendant 10 ans, elle réalisait des publicités, de la lingerie, du portrait. À côté elle élaborait un travail personnel déjà très important pour elle. Puis le côté alimentaire des commandes a fini par lui peser. Aussi, lorsqu'un ami lui a proposé de le remplacer en tant que professeur de photographie, elle tenta l'expérience. Ce métier la passionna et lui fit découvrir le dessin, ce qui lui ouvrit d'autres perspectives de travail personnel. Et au final, après une grande pause, elle renoue de manière plus forte avec la photographie, et réalise des collages qui utilisent des photographies anciennes comme support.

Gil Rigoulet



Gil Rigoulet débute sa carrière dans la presse en 1975 et devient dès le début des années 80 le premier photographe attitré du journal Le Monde avec lequel il collabore pendant plus de 20 ans.

Il collabore avec de nombreux magazines de la presse nationale et internationale, comme Géo, Grands Reportages, Elle, Sunday Times, La Repubblica, la Stampa, El Pais etc...

En parallèle, il développe un travail d'auteur de Street Photography en Europe, Amérique du nord et Asie... En sillonnant les routes du monde, il réalise Paysage en mouvement, photographies faites à partir d'une voiture en déplacement, sur une période de 25 ans.

Entre 1990 et 2000, Gil Rigoulet développe un travail en Polaroid 665, noir et blanc, il joue de la chimie, solarise les négatifs, fixe à peine les positifs, autour des légendes et croyances de certains arbres, rochers et paysages.

Claire Dias Lachèse



Les chrysalides oubliées

Travail sur le goop du polaroid (partie négative détachable que l'on jette habituellement) : la chrysalide du polaroid. Je mets en place un processus qui révèle une seconde fois ce négatif chargé de chimie et de traces du développement. Celui-ci mue sous mes yeux. Et je suis là pour capter l'instant décisif d'une découverte. Je saisis le moment opportun pour capturer une image de cette mutation avant que la magie de cette expérience ne s'achève par la destruction de la matière chimique, presque organique. Chercher les fantômes de l'image. Fouiller dans l'image comme on fouillerait dans sa propre mémoire, à la recherche de souvenirs oubliés. Donner une matérialité, une picturalité.



Partout il y a le blanc. Un blanc qui épure. Un blanc qui définit. Et ce blanc, ce n'est pas du vide, mais le blanc du papier caché sous la carte postale.

Un blanc pelucheux, doux, matié. Un blanc pas toujours blanc d'ailleurs, mais un blanc vivant, qui dessine et réinvente un paysage singulier, parfois déconcertant, à cheval entre la réalité objective de la photographie et la fiction du dessin au cutter.

En creusant la carte comme on retire quelques mauvaises herbes, le cutter laisse respirer.

Et la terre qui apparait dessous, cette nouvelle neige, c'est un blanc marqué par la vie, un blanc qui a voyagé à travers le temps comme ces cartes, c'est un blanc en creux, qui devient partie intégrante du paysage.

Ce sont des cartes postales. Glanées au fil du temps, elles ont été choisies, envoyées, conservées puis un jour abandonnées. Mais chez certaines d'entre elles, quelque chose interpelle et elles sortent de l'oubli dans lequel elles étaient tombées lorsque le cutter entre en jeu.

Un jeu pour retrouver la vie, ces vies qui étaient cachées dessous.

Ces calmes blancs.





Mes jours.

Ces Polaroids ne quittent pas les lieux, rangés dans un placard, nul ne les voit.

Deux appartements, une échappée lointaine, trois temps.

Juste des histoires intérieures, une histoire entre nous, des histoires avec moi, une esthétique de mon quotidien.

Paris. Tout va trop vite. Vive, éclairée, sa silhouette s'évanouit. Les mots ne suffisent pas, les mots ne disent pas tout. 18 avril 2001, je prends des images en une journée : verres, carafes et habits en partance, destinés à une autre vie.

Sydney. Je pose tout, je me regarde dans le paysage vide d'un lit, je cherche le sommeil, je parle avec mon amie Sylviane, j'écris sans cesse, je lis Bobin. Les vagues massent mon corps chaque matin, le Polaroid est toujours là. Je photographie les pieds et les mains de Dominique, des conversations sur sa terrasse au milieu des eucalyptus et des cris des aras.

Versailles. Un autre appartement, une autre vie, des objets s'entremêlent, la fenêtre donne sur le feuillage d'un arbre, mes jours retrouvent une paix. Les bouquets de fleurs se succèdent, les verres et les carafes reprennent vie, je préserve quelques fleurs séchées pour leur beauté. Les jours passent, les années révèlent l'incompréhension, le vent souffle et emporte tout. La porte se ferme.

Il faut attendre.

Ces Polaroid passent 20 ans dans une boîte.

Les passions se sont éteintes, les objets sont au fond d'un box. Les images peuvent apparaître, enfin.

Je les retrouve, ces objets du quotidien, ces corps, beauté éphémère des instants de vie, dans ce regard posé sur l'intimité de mes jours.

Au fond, il ne reste que l'image, non fixée, fragile, vouée à disparaître.

Gil Rigoulet

Les artistes

Martin Becka



Martin Becka né en 1956 à Brno (République Tchèque) vit et travaille à Tours.

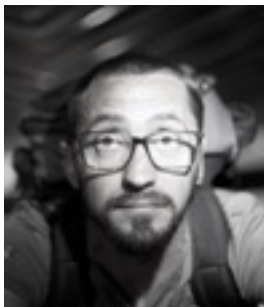
Au milieu des années 1980 en parallèle à son travail de photo-reporter il commence une pratique photographique plus personnelle. Dès cette époque il expérimente l'utilisation des procédés photographiques pré-industriels et continue en même temps à approfondir ses connaissances sur l'histoire de la photographie.

A la fin des années 1990 il décide de ne se consacrer dorénavant qu'à son activité créative et à l'enseignement.

Martin Becka est diplômé en Master Histoire des Techniques (CNAM-CDHT) et enseigne les procédés relatifs aux négatifs papier et les procédés aux sels de fer à l'Institut National du Patrimoine, section « photographie » du département des restaurateurs.

Les photographies de Martin Becka traitent de l'espace urbain, de l'architecture, du paysage. En utilisant pour son travail des procédés photographiques historiques il nous propose une autre vision, celle d'un expérimentateur dont les images aux matières somptueuses semblent surgir d'une époque incertaine. Son travail sur le média même, dont il explore les frontières ténues et les oppositions qui s'y dessinent entre visible-invisible, passé-présent-futur, opacités-transparences, nous incite à la réflexion sur le rapport entre l'homme et son environnement, entre l'image et la matière, entre l'imaginaire et le réel.

Anthony Morel



“J'envisage la photographie comme une pratique performative et tactile. C'est tout d'abord à travers le corps que je perçois l'espace. Je crée des images pour illustrer la présence de l'absence. L'appareil photographique, quant à lui, endosse le rôle de témoin des actions que je mène seul dans le paysage”. Au travers d'une archéologie expérimentale je vise, par des méthodes empiriques, à réinitialiser le médium photographique..



La ligne silencieuse

La ligne de chemin de fer entre New Richmond et Gaspé est à l'arrêt depuis bientôt 5 ans. Son fonctionnement fut interrompu suite à une fragilité détectée sur un pont. Une violente tempête lors de l'hiver 2017 en projetant sur les rails des billes de bois en quantité et en déstabilisant par endroit le ballast qui longe les estuaires a détérioré ce tronçon de la ligne.

Mes séries photographiques sont consacrées essentiellement à l'architecture, aux espaces urbains, péri urbains et aux paysages. Si le flamboyant de l'architecture de certaines cités est d'emblée attirant, l'architecture utilitaire et industrielle structurant les territoires présente à mes yeux tout autant d'intérêt.

Bien qu'aujourd'hui la ligne le chemin de fer du sud de la Gaspésie ne fonctionne plus dans sa plus grande partie, elle continue à être intimement liée au territoire, parfois passant sans aucune délimitation au coeur même des bourgs, croisant les routes, enjambant rivières et valons. Les ouvrages d'arts impressionnants semblent se faire tout petits face aux paysages grandioses des estuaires, les gares modestes parfois nichées en pleine nature ou limitrophes de villes ne manquent pas d'être signalées par des panneaux qui témoignent de leur importance. Entre les maisons des villages, au bord de l'eau, ou au coeur des forêts, ce fil d'Ariane tisse la trame du territoire entre les habitants et leurs paysages, paysages gaspésiens dont l'immensité est fascinante pour un oeil européen. Evoluant à proximité de ces rails devenus silencieux, j'y ai croisé à mon étonnement beaucoup plus de monde que je ne pouvais l'imaginer. Promeneurs, sportifs, habitants de maisons situées à proximités, automobilistes marquant un arrêt, les gaspésiens guettant la moindre activité pouvant ressembler à des futurs travaux venaient spontanément discuter pour s'interroger sur l'avenir de la ligne et des conséquences pour le futur de toute la région de sa remise en état ou de son abandon...



À la poursuite des 30 géants de Don Quichotte

Tout a commencé alors que j'avais à peu près 10 ans, je rêvais de devenir explorateur ou aventurier. Je grimpais dans les arbres de la forêt qui bordait ma maison. C'était des grands sapins dans lesquels j'escaladais jusqu'à la cime pour me laisser balancer par le vent. Mon regard s'ouvrait sur une surface végétale à perte de vue et laissait découvrir les silhouettes inquiétantes de structures toutes reliées entre elles comme pour fracturer le paysage. C'est à ce moment là que j'ai compris l'importance qu'aurait la nature dans mon existence. J'étais un enfant sauvage, curieux de comprendre comment tout fonctionnait, je démontais tout pour voir, comprendre et réinventer.

Quand je me baladais, j'étais heurté de rencontrer les constructions érigées au beau milieu des bois : les lignes à haute tension, métalliques et triangulées, les passages anti-chars en béton armé sur la frontière suisse. Ces édifices me semblaient agressifs, absurdes et me privaient d'être totalement dans la nature. Je me réfugiais sous les grandes racines des souches que l'on trouvait régulièrement sur le trajet des pylônes. La souche devenait l'habitable d'un véhicule imaginaire qui me permettait de me défendre contre les « géants ».

Aujourd'hui, je sais que ce sont ces souvenirs, les sensations et les émotions de mon enfance, ressenties dans le milieu naturel qui ont tracés la ligne directrice de mon travail de plasticien.

Je développe depuis plusieurs années des techniques qui remettent en question la chaîne de production photographique dans le souci de réduire l'empreinte écologique de mon travail sur la nature. Je fabrique des chambres numériques à base, essentiellement de récupération et je mets au point des procédés de tirage inspirés des méthodes préindustrielles. J'utilise dans le processus de tirage des ressources que je prélève sur mes lieux de prises-de-vue afin de matérialiser le territoire dans mes images. J'exploite par exemple des tanins extraits de plantes cueillies dans l'espace de mes cadrages. Je fais réagir la substance obtenue aux sels de fer d'un cyanotype pour exercer un virage.

Ma dernière série intitulée « à la poursuite des 30 géants de Don Quichotte » traite de l'évolution de mon regard sur les infrastructures de génie civil érigées au gré du développement de notre société dans la nature ; du rapport de force dans mon enfance à l'appivoisement et la reconnaissance d'une esthétique dans ma pratique artistique. Cette série se concentre sur le territoire dans lequel je vis actuellement entre plaine de la Durance et Vallée du Rhône.

Pour ce travail j'ai fabriqué une chambre numérique grand format (le 3°OUIL-D3) et mis au point un procédé de tirage inspiré de l'oléotypie du 19^e siècle. J'y intègre des charbons de cannes de Provence que je produis sur place pour fabriquer l'encre grasse qui imprime le tirage sur une matrice de gélatine traitée au citrate de fer.

Les artistes

Pascal Bonneau



J'ai débuté la photographie à la fin des années 1970. Entré chez Pictorial-Service en 1984, j'ai eu la chance de rencontrer et de réaliser des tirages pour des photographes tels qu'Henri Cartier-Bresson, Robert Doisneau, Willy Ronis, Josef Koudelka, Jacques-Henri Lartigue, Brassai. J'ai également travaillé pour la mission de la DATAR. J'ai bénéficié de l'expérience de tireurs comme Pierre Gassmann et Voya Mitrovich.

Au printemps 86, dans le Luberon, à Lacoste, je rencontre Jean-Pierre et Claudine Sudre qui n'ont eu de cesse de partager leur savoir artistique, historique et technique. Je me souviendrai toujours de leur accueil, de leur gentillesse et de leur disponibilité. C'est ainsi que j'ai découvert les techniques anciennes (papier salé, albuminé, simili platine). Cette rencontre a été déterminante pour moi car elle allait changer profondément ma vision de la photographie et décider de mon futur parcours professionnel.

J'ai enseigné la photographie et les techniques du laboratoire N&B en Maîtrise Sciences et Techniques à l'Université de Provence, tout en continuant mon métier de tireur pour Olivier Rebufa, Alfons Alt et Antoine D'Agata.

Depuis, je poursuis mes recherches et applications avec les techniques du 19^e siècle, notamment le platine et le palladium. Ces techniques historiques ne sont pas nécessairement réservées et limitées aux strictes applications pictorialistes ou à leurs plagias. Elles s'adaptent parfaitement bien aux pratiques modernes de la photographie.

J'ai eu vraiment beaucoup de chance d'avoir rencontré tous ces photographes. D'une façon ou d'une autre, ils ont tous marqué l'histoire de la photographie. A juste titre, on les qualifie souvent de grands noms de la photographie. Ils étaient très simples, ils parlaient de leur travail et de leur photographie avec une grande humilité. L'hypertrophie intellectuelle du discours n'était pas de mise.

Sook Shin

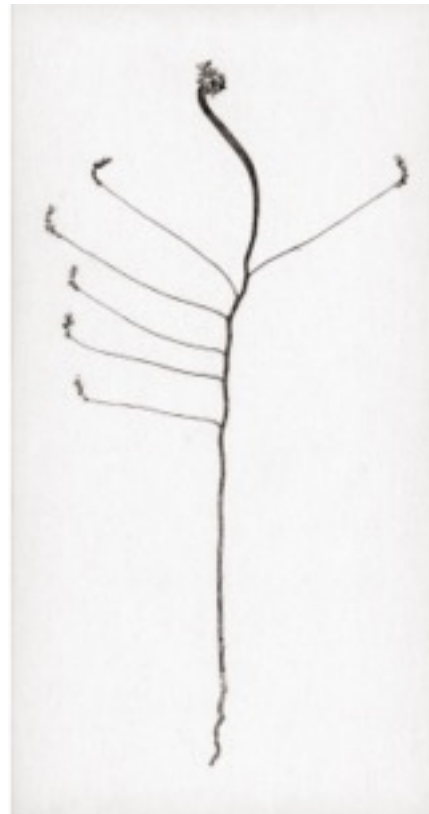
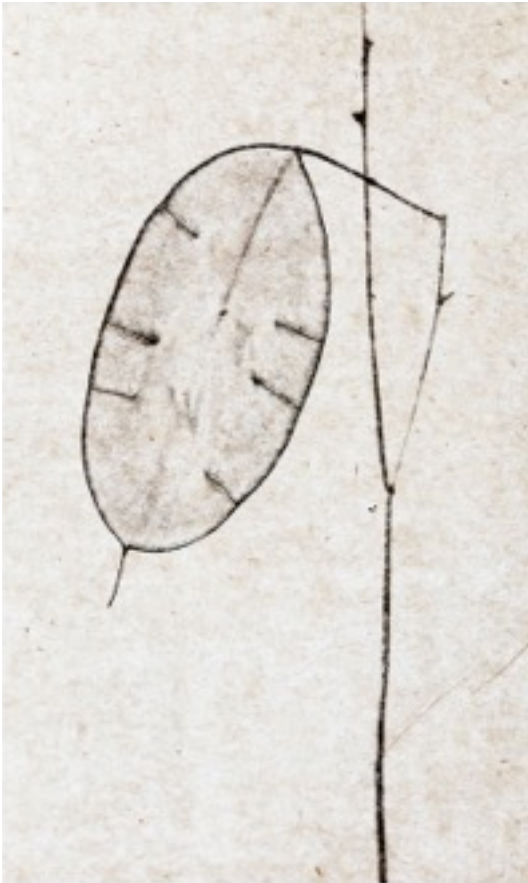


Hyun-Sook Shin est Photographe plasticienne, née en 1959 à Séoul en Corée du sud. Elle vit et travaille entre Séoul et Paris.

Les travaux de Sook Shin s'inscrivent dans la tradition coréenne de la recherche d'une harmonie entre la nature et l'humain. Elle le fait, cependant, avec des moyens qui sont ceux de la création contemporaine occidentale.

Sook Shin veut nous faire prendre conscience de relations subtiles, d'une connivence entre le corps de l'homme et la nature qui l'environne, lesquels semblent, en première lecture, appartenir à deux univers distincts

Dans ces travaux, comme dans tous ceux de l'artiste, il est question de fuite du temps, de continuité de l'univers, de volonté de préserver une tradition tout en l'actualisant aux réalités de la modernité, de quête d'identité, de silence et de réflexion...



Palladiotypes

Ma démarche photographique est fondamentalement liée à la curiosité de voir, regarder, observer, percevoir, contempler, s'émouvoir...

Ne dénonçant ni ne revendiquant rien, mes photographies sont présentées comme de simples propositions de bonheur. Ma seule ambition est de transmettre et de faire partager ce qu'il y a de plus éthéré et de plus intemporel dans ma vision.

C'est sans appareil ni mise en scène sophistiquée mais sous la seule lumière frontale et linéaire du scanner que je fige ces choses si familières et quotidiennes qu'elles en paraissent banales ou désuètes. Feuilles, fleurs, légumes ou fruits : il s'agit d'en explorer les formes, les textures, les volumes, les contrastes et les densités. De ces petits riens, de ces peu de chose, de ces insignifiants de tous les jours, je m'applique à une observation méthodique

Car pour peu que l'on fasse l'effort de prêter attention, de consacrer quelques instants de notre temps si précieux à poser un regard attentif sur elles, ces banalités révèlent un monde poétique et onirique où se livre l'esthétique de l'architecture végétale ; un monde où le temps ne compte plus que par et pour les traces qu'il a laissées.

« La vision photographique se distingue par une aptitude singulière à découvrir de la beauté dans tout ce que l'on peut apercevoir mais que l'on néglige habituellement comme offrant un aspect trop ordinaire. »
(Susan Sontag, *Sur la photographie*)



Le paysage en nous

Dans la conception occidentale de la connaissance, l'accent est mis sur la différenciation entre l'humain et son environnement. L'humain se conçoit comme différent du monde qu'il appréhende en fonction de la limite de sa connaissance de lui-même. D'emblée, il se jette ainsi dans une solitude de l'Etre. A l'opposé, l'orient propose une vision du monde où l'Ego se fond avec l'univers lui-même, ne faisant qu'un avec l'environnement. Le « soi » est inclus dans le monde, non dans la confrontation, mais avec une volonté de s'harmoniser avec lui en dépassant les limites de l'Etre. Dans cette approche du monde le petit Ego se fond avec le grand Ego avec qui il partage origine, existence et devenir. Dans cette vision, « Soi » participe de l'univers, qui devient un miroir permanent, reflétant l'ordre imposé par la vie.

Les œuvres de Sook Shin reflètent fidèlement cette approche universaliste du monde. Sa recherche du microcosme dégage une aura où l'homme et la nature, unis, montrent leur inter dépendance. SHIN nous transmet sa prise de conscience d'un ordre subtil et d'une harmonie partagée entre le corps de l'homme et la nature qui l'entourne tout en appartenant, en apparence seulement, à deux univers distincts.

Dans les œuvres de Sook Shin, le miroir se substitue à l'eau, le corps de la femme à certaines parties du corps comme la main ou le visage...L'ensemble s'inscrit alors naturellement dans une représentation symbolique de l'universalité. On ressent dans cet ensemble, l'expression d'une sensualité généreuse inspirée par l'écoulement de l'eau, d'un désir exempt de violence.

Le creux de la main devient la représentation d'une sexualité naturellement inscrite dans la matrice de l'univers. Dans cette métaphore de la « main matrice » se révèle un élan vital, organique, macro micro cosmique. Un flux harmonique entre l'homme et la nature transparait ainsi devant nos yeux.

On trouve aussi une recherche tridimensionnelle dans le travail de SHIN, par exemple dans une œuvre où dans un plan oblique s'associent deux plans verticaux. Le spectateur se retrouve ainsi pris dans un espace où se mêlent le lieu, l'œuvre, l'évocation du creux de la main, dans laquelle on trouve l'eau, les arbres et le vent...

On se trouve alors plongé dans un univers multidirectionnel où s'entrecroisent le microcosme et le macrocosme. Sook SHIN veut nous faire ressentir leur unicité et leur différence dans un « tout » indissociable. Elle cherche à nous communiquer la causalité spécifique de la dimension futile du temps dans la continuité de l'univers, un peu comme dans une représentation symbolique de celui-ci. C'est pourquoi le message de SHIN s'inscrit dans une volonté de préserver la tradition dans une totale modernité.

SHIN semble avoir trouvé avec sa technique et son art, le moyen de matérialiser sa propre quête d'identité, et peut être aussi la notre.

Ses œuvres lyriques constituent en même temps un message silencieux, celui que « toute œuvre d'art doit s'élaborer à partir de l'analyse de sa propre conscience ».



Située dans le centre historique d'Aix en Provence, la galerie Parallax est dédiée à la photographie contemporaine





La galerie PARALLAX est un espace dédié à l'art photographique contemporain.

Elle a pour vocation de proposer les visions artistiques croisées de photographes sur un thème commun.

Lieu de création photographique, la galerie PARALLAX élaborera au fil de ses expositions la découverte de photographes contemporains, témoins de notre époque, au travers des diverses techniques photographiques.

Défendre le travail d'auteur photographique, le promouvoir et le présenter au plus large public, telles seront ses missions..



Galerie PARALLAX

3 rue des Epinaux

13100 Aix en Provence

tel:0660552060 / 0981719785

contact@galerieparallax.fr

www.galerieparallax.fr

Ouvert du mardi au samedi de 10h30 à 12h30 et
de 15h à 19h